

## Pourquoi l'école d'Eterville s'appelle-t-elle « Ecole Marguerite MONTAGNE » ?

Institutrice publique, secrétaire de mairie, veuve de guerre, plusieurs générations d'enfants ont eu Madame Montagne comme maîtresse d'école, puisqu'elle a enseigné dans notre commune de 1911 à 1940. Dans un Bulletin municipal de janvier 2002, j'ai écrit un petit article accompagné de quelques photographies d'écoliers. Je propose aux lecteurs un texte plus complet, enrichi de nouvelles photos.

Née le 18 mai 1885 à Aignerville (canton de Bayeux), Marguerite Flaust, future Madame Montagne, est issue d'un milieu social modeste. Son père gagne sa vie d'abord comme jardinier jusque dans les années 1890, puis comme distillateur et bouilleur de cru, tandis que sa mère se met à son compte comme blanchisseuse.

Marguerite est une bonne élève. Après l'obtention du certificat d'études primaires en juillet 1898, elle est poussée par son institutrice de l'école de filles de Formigny, afin qu'elle poursuive des études secondaires. Ses parents n'ont pas d'autres enfants. Ils ont compris l'importance pour leur fille de faire des études, à un moment où l'école joue pleinement son rôle d'ascenseur social.

Ils ont d'ailleurs pris la décision de déménager à Bayeux, où Marguerite peut commencer au collège des études qui vont la conduire jusqu'au brevet élémentaire. Grâce à ce diplôme, appelé aussi « brevet de capacité », elle peut effectuer des remplacements sur des postes vacants d'institutrices, et, après cinq années d'exercice du métier, elle pourra obtenir le certificat d'aptitude pédagogique (CAP). C'est ainsi que Marguerite est devenue institutrice « par la petite porte », sans passer par l'Ecole normale, « la voie royale », pour reprendre l'expression de Jacques et Mona Ozouf<sup>1</sup>. D'abord, nommée institutrice suppléante à l'école de la Rivière Saint-Sauveur (canton de Honfleur), en 1903-1904, elle obtient, l'année suivante, un nouveau poste, en tant qu'institutrice adjointe, à Clécy.

2 novembre 1909. Marguerite Flaust devient Marguerite Montagne en épousant Gustave, commis employé chez Guérin-Boutron, une épicerie fine de la rue Gémare à Caen. Puis, à la rentrée scolaire 1911-1912, l'institutrice suppléante est nommée institutrice titulaire à l'école publique d'Eterville, sur le poste occupé par Mademoiselle Le Rosier, 57 ans, enfin partie à la retraite. Finis les déplacements. Un vrai poste fixe, et qui plus est, dans une commune toute proche de Caen. Marguerite est bien contente et son mari aussi. Revers de la médaille, c'est une classe unique, garçons et filles ensemble, avec tous les niveaux du CP au CM2. Tant pis, Marguerite est une battante, et elle sait faire preuve, s'il le faut, d'autorité. Il y a aussi la fonction de secrétaire de mairie attachée au poste. Le souci, c'est que Marie Le Rosier a demandé et obtenu du maire de la commune, le vicomte Robert d'Aigneaux, de rester encore quelque temps. Marguerite Montagne doit s'accommoder de cet arrangement qui ne fait pas son affaire. C'est que le salaire d'institutrice débutante n'est pas bien élevé, et les émoluments versés pour les travaux du secrétariat de mairie auraient été les bienvenus. Il va falloir attendre...

---

<sup>1</sup> Jacques et Mona Ozouf, *La République des institutrices*, éditions Gallimard, Le seuil, Paris, 2001, p. 104.



**1. Eterville. Elèves de Mme Montagne. Année scolaire 1911-1912. Photo prise dans la cour des garçons, à l'arrière du cellier de la mairie. Pour les besoins de la photographie, les enfants ont revêtu leurs beaux habits du dimanche (Collection A. Dalibert).**

L'école est une construction toute simple, construite à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sous l'une des cinq mandatures de M. Henri Le Dars, maire d'Eterville, de 1881 à 1899. Elle est située très en retrait de la route d'Aunay à Caen, juste à l'arrière de la mairie dont elle est séparée par une cour de récréation. Au rez-de-chaussée, une large porte à deux battants permet de pénétrer tout de suite dans la salle de classe. À gauche, sous le tableau noir, le bureau de la maîtresse se tient sur une estrade. En face de celle-ci s'alignent plusieurs rangées de pupitres en bois à deux places, avec au centre un encrier en porcelaine blanche. Une rainure dans la partie haute du pupitre qui est légèrement inclinée permet de poser crayons à papier et porte-plumes. La partie supérieure du pupitre se soulève au-dessus d'une case qui permet à chaque élève de ranger livres et cahiers, l'ardoise et son chiffon. Le banc est solidaire du pupitre.

Au mur pendent de grandes cartes de géographie signées Vidal-Lablache : la France hexagonale déclinée par thèmes : les départements, le relief, les chemins de fer..., un planisphère avec « L'Union française » qui comprend les territoires de la France métropolitaine et de la France d'Outre-Mer ; une carte de l'Algérie... Les leçons de géographie alternent avec les leçons d'histoire. L'institutrice prend appui sur les manuels des éditeurs Armand Colin, Fernand Nathan ou Delagrave. Elle illustre ses leçons de géographie par quelques tableaux muraux et les photographies de la Documentation française.

Chaque journée de classe commence par l'enseignement de la morale. La loi du 28 mars 1882 préconise que celui-ci se fasse dès le premier quart d'heure. Sur le grand tableau noir, la maîtresse écrit à la craie blanche, en lettres rondes, avec pleins et déliés, la maxime du jour. Développer la politesse, l'obéissance, l'amour du travail et de la famille, le civisme, le patriotisme, le respect d'autrui, tels sont les sujets les plus souvent développés dans les leçons

de morale à l'école primaire, dans les années 1930. Si certaines maximes ont bien vieilli, par exemple : « *L'enfant qui gaspille est une lourde charge pour sa famille* », d'autres, en revanche, demeurent tout à fait d'actualité comme celle-ci : « *Le bon écolier doit se montrer assidu, attentif, appliqué et soigneux* »

Après la leçon de morale, la lecture, l'écriture, et le calcul représentent une grande partie du travail scolaire donné aux élèves, plutôt le matin que l'après-midi, consacré à l'histoire-géographie, l'instruction civique, la leçon de choses (les sciences), ou encore la gymnastique.



**2. Eterville. Mme Marguerite Montagne et sa fille Andrée. 1916. L'institutrice vient de perdre son mari, Gustave, » tué à l'ennemi », le 17 octobre 1915 (Collection A. Dalibert).**

Puis arrive le moment tant attendu : la récréation ! A Eterville, un muret sépare la cour des garçons de celle des filles. Les premiers sortent les billes, les osselets, les toupies... et jouent à saute-mouton, colin-maillard ou chat perché. Les filles préfèrent la marelle, le cerceau, la corde à sauter. La cloche sonne la fin de « la récré » où se sont noués et dénoués tant de fils invisibles, de sentiments partagés, de joies, de souffrances parfois aussi.

L'année scolaire se passe ainsi au rythme des saisons, avec ses rituels : la photo de classe, les compositions de fin de trimestre, les vacances scolaires, la kermesse et la distribution des prix avant les grandes vacances !

Et puis, il y a ces événements exceptionnels, ceux dont les petits Etervillais se souviendront toute leur vie : l'armistice de 1918 ; le passage du Président de la République, le

10 juillet 1932 ; le contre-la-montre du Tour de France cycliste, le 26 juillet 1937 ; la mobilisation générale du 2 septembre 1939, puis, le lendemain, la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne. Marguerite Montagne a vécu tous ces moments forts avec ses élèves, souvenirs heureux et malheureux, ou les deux à la fois.

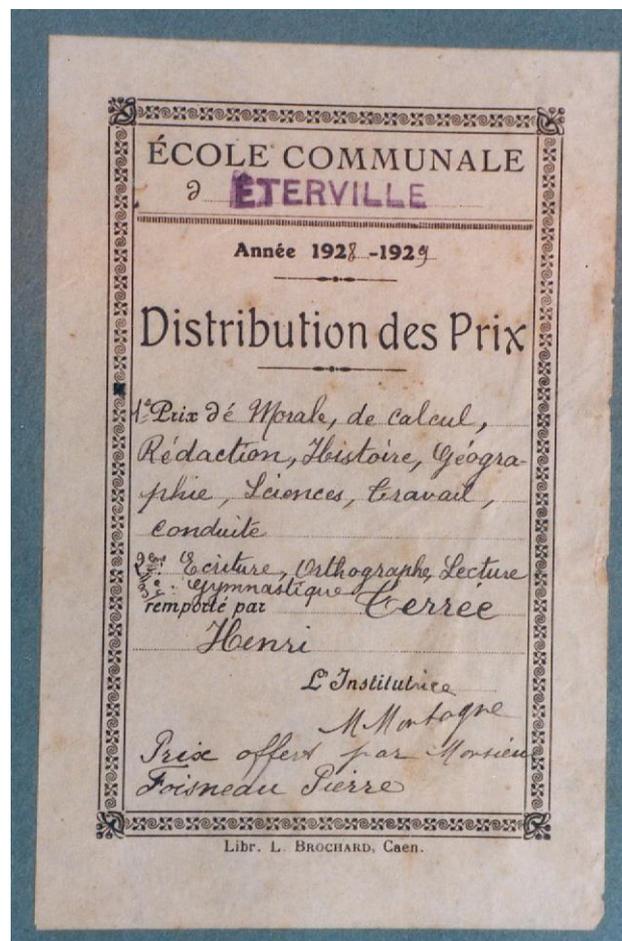
Le 11 novembre 1918, l'institutrice n'a pas le cœur à faire la fête, comme toutes celles et tous ceux du village qui se sont rassemblés devant la mairie, point de départ d'un grand cortège organisé jusqu'au château. Le maire, le vicomte Robert d'Aigneaux, qui effectue son quatrième mandat (de quatre ans) a invité toute la population à célébrer la victoire de la France sur l'Allemagne. En ces moments de liesse populaire, Marguerite pense à son homme, Gustave Montagne « tué à l'ennemi », à Tahure, en Champagne, le 17 octobre 1915. Sergent au 236<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il n'avait que 33 ans. Marguerite n'a eu que six ans de vie commune, six courtes années de bonheur. C'est bien peu ! Heureusement, il y a Andrée qui n'a que cinq ans, ce 11 novembre 1918. Enfin, c'en est fini de cette guerre interminable qui a endeuillé tant de familles françaises. Non, Marguerite Montagne ne peut pas être vraiment heureuse ce jour-là.

Les deux autres événements qui ont marqué l'Entre-Deux guerres, sont plus souriants. Marguerite a décidé qu'elle ne referait pas sa vie avec un autre homme. Elle doit s'occuper de sa mère, Marie Adolphine Flaust, elle aussi devenue veuve (en 1928) et puis, il y a Andrée, sa fille unique, son rayon de soleil, qui souhaite, elle aussi, devenir institutrice.



3. Eterville. Elèves de Mme Montagne. Année scolaire 1925-1926. Photo de classe prise sous le préau de l'école. Cliché Studio Delassalle et Coron, 11, rue des Rosiers, Caen (Collection H. Terrée).

Juillet 1932, le programme des fêtes organisées les 9 et 10 juillet à l'occasion du V<sup>e</sup> centenaire de l'université de Caen, sous la présidence du président de la République Albert Lebrun, est diffusé dans la presse. Le dimanche 10 juillet, le président doit se rendre à Saint-Sever pour inaugurer un sanatorium, puis il fera un arrêt à la mairie de Vire. Le retour du cortège présidentiel vers Caen est annoncé. Il passera par Aunay-sur-Odon, Evrecy et Eterville. Dans le village, comme dans tous les autres situés sur l'itinéraire suivi par le cortège présidentiel, c'est l'effervescence. *Le Journal de Caen* en rend compte dans son édition du 12 juillet : « *Les maires dans toutes les communes traversées ont voulu rendre un hommage particulier au chef de l'Etat : ils se sont postés sur le bord de la route avec leur conseil municipal, leurs anciens combattants et les enfants des écoles. Au passage de la voiture présidentielle, les drapeaux à la main acclament le président. Et cela se répète aussi bien à l'aller qu'au retour [...] Les cloches carillonnent, les clairons sonnent, les tambours battent, c'est vraiment touchant [...]* »



4. Etiquette collée sur le 2<sup>e</sup> de couverture du livre de Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, Boivin et C<sup>ie</sup> éditeurs, offert par M. Pierre Foisneau, conseiller municipal d'Eterville sous le mandat de M. Louis Terrée. Il a été remis par Mme Montagne, institutrice publique, à l'élève Henri Terrée à l'occasion de la distribution des prix 1928-1929 (Collection H. Terrée).

Le vicomte d'Aigneaux a fait pavoiser la mairie, et les quelques maisons et entrées de fermes qui bordent la route de Caen à Aunay arborent, elles aussi, l'emblème tricolore. Quelques photographies témoignent de ce moment festif et solennel. Marguerite et Andrée

ont revêtu leurs plus belles toilettes. Une chance, en ce dimanche de juillet, le soleil est de la partie. Le mot d'ordre vestimentaire a été respecté par toutes les familles. Les enfants de l'école alignés sur le bord de la route sont tous de blancs vêtus et portent un béret à pompon rouge sur la tête, confectionné en papier crépon par l'institutrice. Lorsque la voiture du président Albert Lebrun se présente à l'entrée d'Eterville, en venant d'Evrecy, le chauffeur ralentit en passant devant la mairie et le Président Albert Lebrun a fait un grand geste de la main qui a ravi petits et grands. Puis le cortège s'en est allé en direction du Mesnil de Louvigny et Caen. Instant fugace, mais longtemps demeuré dans les mémoires. Un beau sujet de rédaction a dû penser l'institutrice...



**5. Eterville. Elèves de Mme Montagne. Année scolaire 1936-1937. Photographie prise dans la cour des garçons de l'école (Collection H. Terrée).**

Le 26 juillet 1937 est aussi une date mémorable dans la chronique de notre village. Songez que le Tour de France, fondé en 1903 par le coureur cycliste Henri Desgrange, par ailleurs rédacteur en chef du quotidien parisien *l'Auto*, est passé à Eterville. Le Tour en est à sa 19<sup>e</sup> et avant-dernière étape, avant l'arrivée à Paris, au Parc des Princes. Celle-ci comprend en fait, ce jour-là, deux parties : une demi-étape Rennes-Vire qu'a remporté le Français Raymond Passat, et un contre-la-montre Vire-Caen. Agglutinés en bordure de la route départementale D8, les Etervillais voient passer celui qui va remporter cette deuxième demi-étape, le Suisse Léo Amberg, suivi de près par l'Allemand Erich Bautz et l'Italien Giuseppe Martano. Les connaisseurs attendent avec impatience le passage de celui qui, au classement général final s'apprête à remporter le 31<sup>e</sup> Tour de France, le Français Roger Lapébie qui domine la course depuis l'étape Bordeaux-Royan.



6. Eterville. Elèves de Mme Montagne. Année scolaire 1938-1939. Photo prise à l'intérieur de la salle de classe. Elle donne des informations intéressantes sur l'effectif et la composition d'une classe unique, à cinq niveaux, où règne déjà la mixité, avec toutefois les filles disposées à droite et les garçons à gauche de la salle de classe. Sur le plan de la tenue vestimentaire, le port de la blouse est de rigueur. Elle donne aussi un aperçu du mobilier scolaire et de la documentation pédagogique utilisée par l'institutrice (cartes géographiques murales ; photos de la Documentation française ; manuels de lecture adaptés à chaque niveau). Logiquement, les petits du CP-CE1 occupent les premiers rangs ; les grands du cours moyen sont assis au fond de la classe. Notez la présence d'une médaille d'honneur agrafée sur la blouse de la fillette du 3<sup>e</sup> rang, récompense accordée pendant huit jours aux meilleures élèves (Collection H. Terrée).

En ce début des vacances d'été 1937, Marguerite savoure quelques motifs de satisfaction. Sur le plan familial tout d'abord. Sa fille Andrée, institutrice, a pris pour mari un gentil garçon ; un instituteur, Raymond Dalibert. Le mariage a eu lieu à Eterville, le 31 juillet 1934. Un fils, Jean-Claude, est né de leur union. Sur le plan professionnel, elle n'est pas mécontente non plus. Son salaire a augmenté avec l'ancienneté. Elle vient d'achever sa 26<sup>e</sup> année d'enseignement, toujours dans la même école. La retraite commence à se profiler.

Elle bénéficie toujours de son logement de fonction à la mairie où elle peut loger sa vieille mère, Marie Flaust. Au rez-de-chaussée, à gauche du couloir central, se présentent sa salle à manger, côté route d'Aunay, et sa cuisine, côté cour d'école. Les chambres se trouvent à l'étage. A droite, du couloir, une porte donne accès au secrétariat de la mairie et une autre, à la salle du conseil municipal. Là encore, c'est son domaine puisqu'elle occupe le poste de secrétaire de mairie depuis 1913, ce qui arrondit bien les fins de mois.

Devant la mairie, une petite cour séparée de la route par un mur bas, surmonté d'une grille en fer forgée, permet à sa mère de se chauffer au soleil. Madame Flaust aime bien rester un moment sur sa chaise, sa bonnette blanche sur la tête, pour voir passer les voitures à cheval

et surtout les automobiles, de plus en plus nombreuses depuis quelque temps. C'est qu'il y a de l'animation sur la route d'Aunay ! D'abord, au carrefour de l'Intendance, à quelques mètres en retrait de la route, l'ancien relais de poste du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec sa grande salle et sa cuisine où trône une énorme cheminée ouverte, attire toujours du monde. Les chambres attendent les voyageurs à l'étage. Derrière, se tiennent les communs avec des stalles pour les chevaux et des garages pour stationner les voitures. C'est là que les Etervillais prenaient autrefois la voiture à cheval pour les conduire à Caen. Et puis, le vendredi, c'est encore une autre affaire. Les marchands de bestiaux qui arrivant d'Evrecy, passent devant la mairie avec leurs vaches et leurs veaux en troupeaux, pour s'en aller les vendre sur le marché de Caen. Les plus matinaux passent dès 4 ou 5 heures du matin. Quel raffut cela fait !

Marguerite est bien loin de penser que deux ans après l'insouciance de cet été 1937, la France va se trouver à nouveau en guerre contre l'Allemagne. Le 2 septembre 1939, la secrétaire de mairie voit passer, avant tout le monde, les affiches de mobilisation générale, reçues de la préfecture du Calvados, presque les mêmes que celles du mois d'août 1914. Le garde-champêtre s'en va les coller dans la commune. Voilà que ça recommence ! Sa fille Andrée se rappelle les visages graves des hommes en âge de combattre, les larmes dans les yeux des mères et des épouses.

Printemps 1940. Les hommes sont partis au front, mais ne se battent pas. Drôle de guerre ! Marguerite ne fera pas la rentrée scolaire 1940-1941. A 55 ans, elle peut partir à la retraite. Elle avait imaginé que ce départ se passerait autrement. Au nom du conseil municipal, le maire d'Eterville, Pierre d'Aigneaux qui achève son deuxième mandat, remercie Madame Montagne pour ses bons et loyaux services en tant qu'institutrice et secrétaire de mairie. Mais le cœur n'est pas à la fête. Le 10 mai, Hitler a lancé ses divisions blindées contre la Hollande, la Belgique et la France. L'armée française est vaincue en l'espace de quelques semaines. Sur la route d'Aunay passent les réfugiés des régions du nord, de Picardie et de Haute-Normandie. Des soldats en déroute, épuisés, sales et assoiffés battent en retraite, en direction de Vire, sur la route poussiéreuse de ce triste été 1940. Une page sombre de l'histoire d'Eterville commence.

Avec le recul, Marguerite Montagne qui a encore vécu 31 ans après la date à laquelle nous arrêtons notre récit, méritait bien que son nom soit attaché, en 2002, à l'école de notre village. Elle a formé des générations d'enfants, assisté et côtoyé cinq maires<sup>2</sup>, partagé les joies et les deuils des habitants, vécu deux guerres mondiales. Elle a véritablement accompagné l'histoire de la commune d'Eterville de 1911, date de sa nomination sur le poste d'institutrice publique de la commune, jusqu'à son décès en 1971. Je suis heureux de pouvoir lui rendre à nouveau hommage, à l'occasion de la parution de ce premier bulletin municipal de l'année 2022.

**Gérard Fournier, professeur agrégé honoraire.**

Sources : Archives départementales du Calvados, Etat civil, recensements, presse ; entretiens avec Madame Andrée Dalibert, 7 décembre 1997, 7 mars 1998, 29 avril 1998 ; Wikipedia, article « Tour de France 1937 ».

---

<sup>2</sup> Robert d'Aigneaux (1900-1925) ; Louis Terrée (1925-1929) ; Pierre d'Aigneaux (1929-1945), Pierre Philippe (1945-1953) ; Henri Terrée (1953-1986).